

Cahiers de Radio
Paris 15 Mars
1934

LES LIVRES



253

Les œuvres complètes d'André Gide

A l'occasion de la publication du tome V des œuvres complètes d'André Gide, nous allons, si vous le voulez bien, examiner ensemble quelques-unes des raisons pour lesquelles cet écrivain, aujourd'hui tout acquis à la politique révolutionnaire, a joué depuis la guerre d'un si grand prestige. C'est une figure énigmatique et qui laisse l'observateur indécis entre la sympathie et la méfiance.

Sans être trop assurés d'y parvenir, nous allons essayer de nous former à son égard un sentiment cohérent et homogène. Nous allons essayer d'en prendre une idée nette. Il y a des écrivains pour qui cette opération est relativement facile, Michelet, par exemple, ou Barbey d'Aurevilly, ou Musset, ou Vigny, ou Zola. Mais il en est d'autres qui défient la synthèse ou qui, du moins, ne l'autorisent qu'au prix de certaines interprétations un peu arbitraires. Du nombre sont Barrès, France, Renan. Du nombre, surtout, est André Gide.

Pour le comprendre, il faut d'abord se rappeler l'atmosphère morale de l'époque où il a débuté. C'était l'époque de l'anarchie et du dilettantisme intellectuels, l'époque de Ravachol et des esthètes incompris. De l'anarchiste, de l'esthète et de l'incompris, M. Gide a toujours gardé quelque chose, et sans doute est-ce dans une combinaison de ces trois termes que devrait être cherchée la formule de son caractère. On y ajoutera toutefois deux idées maîtresses :

l'idée de contrainte et l'idée d'indifférence; car M. André Gide a grandi dans une atmosphère puritaine contre laquelle il semble que la plupart de ses démarches les plus importantes n'aient été dans la suite que des moyens de réagir, et voilà pour l'idée de contrainte. Quant à l'idée d'indifférence, elle est inhérente à sa personnalité profonde sans qu'on puisse en rendre responsable telle ou telle influence venue du dehors. Ici, il ne s'agit plus de refoulement, il s'agit d'une véritable paralysie, d'une paralysie congénitale des centres émotifs. M. Gide n'aime rien et n'a jamais rien aimé. Il ne s'aime pas lui-même. Il doute trop de lui pour cela; c'est même par ce côté que je le trouve le plus intéressant; le côté par où il est le plus intéressant, c'est cette façon qu'il a de se désintéresser de lui-même. Il semble avoir été toute sa vie à la recherche d'une grande cause à défendre, et d'abord à la recherche de sa propre cause. Il n'a réussi à s'identifier à rien.

On a dit qu'il avait incarné les principaux mouvements qui se sont déroulés en France depuis 1890. Il serait plus exact de dire que ces mouvements se sont reflétés en lui. Il n'est à l'origine d'aucun d'eux. Symboliste, il ne l'a été que de la seconde période, de la seconde génération, avec Paul Valéry, Paul Claudel et Francis Jammes, et aucune de ses œuvres d'avant 1897, aussi bien les *Cahiers d'André Walter*, que le *Voyage d'Irien*, ne tranchait fortement sur la production environnante. Ce n'était que le développement plus ou moins ingénieux, plus ou moins stylisé, de l'éternel conflit de l'idéal et du réel, et du refus opposé à celui-ci par celui-là.

Mais en 1897 parurent les *Nourritures terrestres*. Au thème de l'idéal en fuite devant la réalité, succédait celui du culte de la vie, de l'adoration du monde extérieur. Hors de l'étouffoir naturaliste et symboliste, poètes et moralistes se ruaient pour redécouvrir la nature, le soleil, leur propre corps, leur sang, leurs instincts. On croit distinguer aujourd'hui que M. Gide fut une des initiateurs de ce mouvement, mais un Jammes, une comtesse de Noailles, un Paul Fort et tant d'autres illustrèrent d'œuvres autrement rayonnantes, autrement efficaces, que les confidentielles *Nourritures terrestres* de 1897. Sans compter l'influence, l'attrait qu'exerçaient, en quelque sorte par capillarité, avant même que ses principales œuvres aient été traduites dans notre langue, les idées morales de Nietzsche.

Il ne faut pas contester l'importance de M. Gide au point de méconnaître son rôle dans la poussée qui, vers 1900, a secoué tous

les esprits et les a orientés vers l'épanouissement des tendances instinctives, mais ce rôle n'a été que d'un participant. Les admirateurs de M. Gide prétendent que, lorsqu'il écrit *L'Immoraliste*, paru en 1902, il ne connaissait pas Nietzsche. C'est peu vraisemblable, surtout de la part d'un homme si subtil, si habile à capter les courants de l'atmosphère spirituelle. *L'Immoraliste* procède de Nietzsche au moins par contagion indirecte et inconsciente. Ici, l'amour de la vie est poussé, sinon jusqu'au crime, du moins jusqu'à la possibilité du crime. Michel est-il réellement responsable de la mort de sa femme ? Nous l'ignorons, mais il nous suffit de savoir qu'il était prêt à la sacrifier volontairement, comme il l'a sacrifiée en fait, à son goût passionné de vivre et de jouir.

Quand on dit que *L'Immoraliste* procède de Nietzsche, il faut bien s'entendre et ce n'est pas réduire le moins du monde l'intérêt de cette œuvre troublante, profonde, que de dire qu'ici, une fois de plus, le génie français a fait son œuvre d'achèvement et de mise au point. La rencontre de Nietzsche et de Gide n'est qu'un épisode de l'histoire du romantisme germanique considéré dans les accommodements que lui a fait subir si souvent l'humanisme français, mais cet épisode est un des plus significatifs qui soient.

De 1891 à 1902, nous venons de voir André Gide subir au moins trois transformations. En 1909, avec la *Porte étroite* il parut en subir une quatrième. *L'Immoraliste* eut l'air de devenir terriblement moral, car, dans la *Porte étroite*, qui aurait pu être écrite par un auteur édifiant, bien pendant, nous voyons une jeune fille sacrifier son amour à celui de sa sœur et chercher sa consolation en Dieu. C'est à coup sûr un des plus beaux romans de M. Gide, et, si je ne dis pas que c'est le plus beau, c'est que je n'oublie pas la *Symphonie pastorale*, mais la conduite d'Alissa n'en soulève pas moins l'objection de n'être pas suffisamment élucidée, expliquée. Il y a toujours de l'obscurité chez M. Gide, en dépit de toute clarté qui semble rayonner de son style uni et transparent.

La *Symphonie pastorale*, histoire d'un pasteur amoureux d'une jeune aveugle, n'est, comme la *Porte étroite*, représentative chez M. Gide que de la tendance ascétique et puritaine. Aucune idée particulière ne s'en dégage, en dehors de l'émotion noble que suggère la représentation désintéressée de la beauté morale.

En 1913, les *Caves du Vatican* annoncèrent encore une nouveau Gide, un Gide satirique et guignolesque qui n'est certainement pas le meilleur. La fantaisie comique est la forme d'art qui

lui est le plus étrangère. On regrette qu'il ait commis l'erreur de s'y exercer dans un ouvrage aussi long. Mais les *Caves du Vatican* ont ceci d'intéressant qu'on y trouve développée la théorie de l'acte gratuit, influencée, non plus de Nietzsche, mais de Dostoïevski, l'écrivain que M. Gide admire le plus et de qui il a tiré une conception nouvelle de l'homme, conception où Dostoïevski, cependant, ne se serait pas reconnu, car elle exclut l'idée essentiellement chrétienne et catholique de rédemption, de rachat. Dans *Crime et châtiment*, nous voyons Raskolnikoff plaider pour le crime légitime. Dans les *Caves du Vatican*, M. Gide renchérit sur ce principe et fait l'apologie du crime inutile. Nous voyons un jeune homme jeter un vieillard par la portière du wagon, uniquement parce qu'il n'a aucune raison de commettre ce crime. Rien n'est plus froid et à la fois plus faux que cette fiction sur laquelle tant de snobs se sont extasiés.

Un autre roman bien déconcertant de M. André Gide, ce sont les *Faux monnayeurs*, paru en 1926. Il paraît que s'y trouve incluse, en puissance, toute l'évolution future du roman, mais jusqu'à présent, les *Faux monnayeurs* n'ont pas fait école et l'on est en droit de douter qu'ils aient une nombreuse descendance. En tous cas, c'est assurément le plus pervers, le plus trouble des romans de M. Gide.

D'autres romans de M. Gide, tels que *Robert* et *l'Ecole des femmes* me plaisent, je l'avoue, bien mieux, en tant que romans tout au moins. Ce sont de petits récits d'une forme parfaite et d'un sens bien défini, ce qui ne les empêche pas d'aller fort loin, au contraire, car ils savent où ils vont. Ils sont de la plus pure tradition classique française, et nous font regretter que l'hétérodoxie foncière de leur auteur l'ait poussé si souvent hors de cette voie, qui, pour être étroite et rectiligne, n'en conduit pas moins, quand elle est suivie par un moraliste indépendant, à des échappées neuves et imprévues.

Il me reste à expliquer en quelques mots, à justifier, l'ascendant que pendant dix ans, de 1920 à 1930, M. André Gide a exercé sur toute une partie de la jeunesse intellectuelle. Je crois d'abord qu'il convient d'attribuer ce phénomène à la grande intelligence de M. Gide et au déclin des valeurs sentimentales dont l'intelligence en général a bénéficié après la guerre par une sorte de choc en retour, car, d'un certain point de vue, on peut dire que la guerre a été le règne de la bêtise et la négation de tout esprit critique. Il était fatal qu'après cinq ans d'asservissement, l'intelligence pure

reprit ses droits et que bénéficiât de cette réaction l'écrivain exceptionnellement lucide qui, à aucun moment, ne s'était compromis dans la mêlée. Dans l'ordre moral, dans l'ordre des mœurs, nous avons assisté à un phénomène analogue, et, ici encore, c'est M. Gide qui en a recueilli une augmentation de prestige, puisque, depuis vingt ans, il avait pris position contre la morale courante, puisque, depuis vingt ans, et après Barrès, il est vrai, et non sans profiter de la démission de Barrès, il avait enseigné le culte et la culture du moi. La vague d'égoïsme qui déferla après cinq ans de contrainte, de privations et de sacrifices, devait nécessairement porter au sommet de son prestige l'apôtre de l'exaltation de nous-même. Aussi, que voyons-nous aujourd'hui ? Nous voyons qu'avec le retour aux valeurs morales traditionnelles se consomme le déclin de M. André Gide. Comme s'il avait été le premier à le prévoir, il a pris les devants, il a cherché dans l'adhésion au communisme une réalisation suprême de ses tendances profondes, au risque même de paraître les démentir. C'est un démenti de cette sorte que Barrès s'était donné à lui-même en passant de l'égotisme au nationalisme. Chez M. Gide, l'évolution a été beaucoup plus lente, mais il n'y a pas lieu de croire qu'elle ait été moins sincère. Barrès et Gide auront été, au fond, deux romantiques dont l'un aura éprouvé beaucoup plus jeune que l'autre l'angoisse de la solitude et l'ennui de vivre en tête-à-tête avec son propre personnage.

André BILLY.